
Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe

Les oiseaux et l'oeuvre de Saint-John Perse

Daniel Racine



Numéro 35, 1er trimestre 1978

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1044024ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1044024ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société d'Histoire de la Guadeloupe

ISSN

0583-8266 (imprimé)

2276-1993 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Racine, D. (1978). Les oiseaux et l'oeuvre de Saint-John Perse. *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, (35), 3–10. <https://doi.org/10.7202/1044024ar>

Tous droits réservés © Société d'Histoire de la Guadeloupe, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Les oiseaux et l'œuvre de Saint-John Perse

par
Daniel RACINE

*Pour moi Saint-John Perse, dans le monde moderne
si dur et si angoissant, constitue un enrichissement
pour notre vie contemporaine.*

(VALÉRY GISCARD D'ESTAING)

Un an après sa mort, Saint-John Perse a reçu un hommage national à l'occasion d'une exposition intitulée « Les oiseaux et l'œuvre de Saint-John Perse ». C'est la ville d'Aix-en-Provence qui a eu la primeur de cette exposition en été 1976. On sait en effet que le poète, lauréat du prix Nobel de littérature a fait don à cette ville de sa bibliothèque et de tous ses manuscrits et archives. C'est afin de répondre à la nécessité de gérer et de compléter cette donation qu'est née l'Association des Amis de la Fondation Saint-John Perse. Elle permettra également de créer et de développer un centre d'études qui s'attachera à faire connaître l'œuvre du poète tant en France qu'à l'étranger.

C'est à l'automne suivant que l'exposition a été présentée à Paris, inaugurée cette fois par M. Giscard d'Estaing, président de la République et M^{me} Françoise Giroud, secrétaire d'Etat à la Culture.

Il est intéressant de constater que le catalogue de cette exposition a été préfacé par André Malraux qui, on s'en souvient, avait remis au poète le Grand Prix national des Lettres en 1960. « Ce qui légitime cette exposition, remarque-t-il dans cette préface, n'est pas que Saint-John Perse ait aimé les oiseaux ; c'est que nous y voyions simultanément le poète déployer son art, et le peintre approfondir le sien pour y chercher le signe ». Le peintre en question est

évidemment Georges Braque qui illustra le poème intitulé *Oiseaux*.

Il faut admettre que les oiseaux n'ont pas toujours eu une place privilégiée dans la poésie de Saint-John Perse ; mais là où sont les hommes on les retrouve, à la fois réels et faisant partie de la méditation poétique. Ils sont alors au poète ce que les mots sont à la phrase, des maillons dans la chaîne poétique. Ils s'intègrent au poème, s'alimentent aux mêmes sources aux mêmes thèmes.

Saint-John Perse n'a jamais voulu d'illustrations de ses poèmes et celles de Braque forment une exception sur laquelle nous reviendrons plus loin. Soulignons d'ores et déjà que cette rencontre extraordinaire de la pensée d'un poète et de celle d'un peintre fut une entière réussite. Et c'est alors au point de mûrissement de sa pensée que l'on peut dire que l'oiseau chez Perse est thème en lui-même parce que partie intégrante, indissociable du temps et de l'espace.

Notons tout d'abord que le rapprochement entre l'œuvre d'un poète et celles de peintres ou de sculpteurs est toujours risqué car il peut limiter la poésie à l'image ou à la forme, et vice-versa. L'une en effet, ne doit point expliquer l'autre mais offrir à l'esprit d'autres dimensions convergeant vers l'expression et la compréhension d'un même entité. Aussi, ne se voudra-t-elle pas explicative. Il y aurait là plutôt une tentative de découvrir la personnalité de Saint-John Perse et son œuvre par une diversité de moyens ; et l'accent a été implicitement mis sur ce côté itinérant, voire migrateur du poète, toujours avide de voyages. Non point qu'il fût en quête d'expériences exotiques ou de connaissances superficielles, mais plutôt parce qu'il fut toujours animé de cette passion de l'histoire des peuples et, à travers elle, de l'histoire de l'âme, en même temps que du désir de connaître les choses avec exactitude, de scruter le monde qui l'entourait pour en découvrir le sens profond, d'examiner les choses, de les inventorier pour dégager leur essence commune.

L'on peut constater dès lors, que l'oiseau tel qu'on le découvre chez Perse, est le produit d'une lente élaboration, d'une longue gestation spirituelle qui a su dégager une grande force du réel. Poésie du réel. Exactitude du vol. Présence du lien créé par l'oiseau entre l'homme et l'espace.

Mais que l'on ne s'y trompe pas, il ne s'agit point dans cette exposition de suivre pas à pas l'évolution de la pensée

du poète. Ç'eut été enserrer dans un temps limité, dans l'étroitesse scolaire de degrés gravis, l'étude d'une personnalité aussi complexe et aussi riche que celle de Saint-John Perse. Ç'eut été passer d'abord par ses observations enfantines du monde naturel, ses études d'histoire naturelle avec le R.P. Düss, puis analyser une à une les influences reçues tant au hasard de ses rencontres qu'au cours de ses voyages. Ç'eut été en fait, réduire la conception des oiseaux chez Perse, à ce que nous savons exactement de lui, au lieu d'offrir au visiteur, comme cette exposition l'a fait, mille facettes taillées d'un même cristal, révélant l'oiseau à la fois dans sa nature atemporelle et dans toute la plénitude de son être.

L'on aurait tort cependant de penser que des peintures, estampes, sculptures, manuscrits précieux de tous les pays du monde ont été rassemblés au hasard des richesses disponibles. Tout au long de la trame de présentation, les poèmes de Saint-John Perse s'insèrent, formant des points de réflexion et joignant à travers le temps et l'espace les artistes et le poète. Et, de telles rencontres, l'homme au cours des âges ressort valorisé, ennobli d'une puissance poétique qui ne passe pas, comme un flambeau que l'on se transmet de main en main au cours des siècles : puissance de l'esprit sur la matière !

Si les œuvres présentées proviennent de plusieurs continents : l'Asie, l'Amérique, l'Afrique, l'Europe... l'on trouve proportionnellement peu d'œuvres françaises en dehors des nombreuses histoires naturelles et des œuvres de Braque, comme si le raffinement de la civilisation française avait réduit l'oiseau à une place décorative, dénué de sens profond. Oiseau peint davantage pour sa beauté que pour ce qu'il est en lui-même.

L'exposition commence par nous révéler l'oiseau de proie, signe de transcendance d'un oiseau à la fois sur tous les oiseaux et sur le monde des hommes, mais aussi, rapace dont l'homme a su se faire un allié, tel le faucon qui l'accompagne à la chasse. L'on retrouve très tôt chez Saint-John Perse, cette fascination pour le rapace. Il faut souligner que les œuvres retenues, tel ce « Cavalier portant un faucon sur le poing », originaire de la Perse du 17^e siècle, ne reflètent pas tant la menace et la suprématie de ces oiseaux de proie, qu'une alliance, une harmonie entre un oiseau de classe qui s'élève audacieusement au-dessus des autres, et un être princier sur un élégant coursier, traversant indéfiniment

un espace fleuri de légende ; alliance déjà au niveau de l'esprit, aristocratie de celui qui pense en accord avec la nature, allant plus loin vers un pays de transcendance.

Et si l'oiseau de proie contrairement à ce que ressentent beaucoup d'entre nous, n'est pas une menace il n'est pas non plus pour Perse, l'emblème d'une puissance qui dominerait au détriment même de la vie de l'âme.

L'oiseau, ami de l'homme, reflète sa fierté, son indépendance, une vigueur, une énergie, un amour de la vie qui le font s'élancer et voler très haut dans un monde de l'esprit, hors des contingences matérielles. L'on y découvre plutôt cet état où « l'homme a rejoint l'innocence de la bête et l'oiseau peint dans l'œil du chasseur devient le chasseur même dans l'Œil de la bête... » (*Oiseaux*, V.).

L'on retiendra plus loin une gravure de l'oiseau Anhinga, présentée, bien sûr, avec le passage de *Vents* II, 4 :

« Et l'Oiseau Anhinga, la dinde d'eau des fables, dont l'existence n'est point fable, dont la présence m'est délice et ravissement de vie — et c'est assez pour moi qu'il vive —... ».

La mention de cet oiseau dans le poème avait fait l'objet de critiques mordantes de la part de Maurice Saillet qui y avait vu une pure invention de l'imagination de l'auteur. D'où la lettre de Saint-John Perse à Roger Caillois lui précisant qu'il s'agit bien d'un oiseau réel.

Des explications précises sur l'oiseau de bois cité dans *Oiseaux* VIII, font également l'objet d'une réponse du poète à Frieddhem Kemp qui préparait une traduction allemande du poème.

Ici encore, nous découvrons le réalisme de Saint-John Perse dont la poésie loin d'être le simple jeu d'un esprit imaginaire, repose toujours sur le réel. Et cette vision du réel, nous l'avons dit, est le fruit d'observations authentiques et d'études approfondies.

Sont encore présentées des notes d'ornithologie du poète, et encore d'autres lettres fournissant des explications sur tel ou tel oiseau mentionné dans ses poèmes.

Tous ces textes nous font comprendre à quel point Perse, en tant que poète se sentait proche de l'homme de science parce qu'ils puisent l'un et l'autre aux sources de la vie, c'est-à-dire dans la nature.

Quelques manuscrits viennent ensuite nous rappeler que Perse s'intéressait non seulement à des légendes et traditions de tous pays, celles relatives aux oiseaux entre autres, mais aussi se délectait du bizarre et du curieux, telles « ces trois plumes fossilisées » dont on retrouve l'écho dans *Exil* IV : « Et les poèmes de la nuit avant l'aurore répudiés, l'aile fossile prise au piège des grandes vèpres d'ambre jaune... ». Ou bien encore cet objet trouvé » ayant curieusement la forme d'un oiseau et qui aurait vivement intéressé Saint-John Perse.

L'exposition présente également des oiseaux mythologiques ou revêtus de symboles qui s'intègrent aux objets les plus usuels : grattoirs, poids, masques, vases, pirogues et même ces oiseaux de faitage aux cases de Nouvelle Guinée. Toute une succession d'objets dont se servent ou se parent les hommes. Toute une alliance jour après jour entre l'oiseau et l'homme. L'on pense alors aux longues énumérations dans les poèmes de Saint-John Perse, qui unifient étroitement des éléments qui, de prime abord, paraissent intéressants uniquement par leur seul caractère singulier.

Nous avons vu que les voyages de Perse l'ont rapproché de cultures anciennes et que sa poésie s'en inspirera au point qu'il se verra accusé d'exotisme par ceux qui ne l'ont pas compris. Car cette curiosité, cet œil neuf sur les choses, Perse l'aura posé sur ce qui pouvait paraître de plus banal, le plus moderne. Ce regard de poète sur le réel est en fait le seul qui puisse réconcilier ce qui paraît si différent et lier en une même famille humaine ceux de tous les pays et de toutes les époques. L'homme est toujours unique mais son aventure est celle de tous les hommes. Les oiseaux reflètent aussi dans les poèmes de Perse, les joies et les angoisses des hommes. Si la tristesse du poète lui fait dire dans *Exil* que « sur des plaintes de pluviers s'en fût l'aube plaintive... », aux accents d'*Amers* il s'écrie :

« ...Mais nous, que savons-nous des forces qui nous joignent?... Entends battre mon aile dans ton aile captive — appel à l'orfraie mâle de sa compagne non sevrée !... (Étroits sont les Vaisseaux », 6).

Il était donc normal que l'on présentât des œuvres de tous pays, de toutes cultures, pour amener la réflexion du visiteur sur la richesse de l'expérience humaine dans la poésie de Perse avec tout son environnement naturel. L'im-

portance donnée à la nature par le poète n'est pas un accident ; elle fait partie de la ligne essentielle de sa pensée. Les mondes végétal et animal participent à l'aventure humaine.

Plusieurs histoires naturelles des oiseaux, richement illustrées sont présentées ensuite. On y admire une profusion incroyable d'illustrations. Comme les présentations précédentes, leur création, leurs conditions de réalisation et la vie de l'auteur sont expliquées. L'on rentre dans ce vertige de la connaissance dont Saint-John Perse sort vainqueur dans la synthèse admirable de ses poèmes.

Des dessins de John James Audubon tiennent aussi une place importante dans cette exposition. On connaît l'admiration de Perse envers ce franco-américain né comme lui aux Antilles. On retrouve chez ce peintre, grand observateur, ce souci d'une exactitude scientifique qui hantera le poète lui-même et son amour d'une création généreuse ou dans la profusion des espèces, chaque être se trouve à la fois unique et parcelle infime d'un tout, conception qui sera aussi celle de Saint-John Perse. Diversité des espèces intégrées à la vie naturelle proche de l'homme, c'est ce que l'on découvre à la fois chez le peintre et chez le poète. Les oiseaux ici ne s'élèvent pas encore très haut dans l'espace, ils volètent, lient la création en un tout avec les feuilles, les fleurs, les jeux de lueurs et d'ombres. Ils font penser surtout à *Eloges*.

L'on remarque encore des pages du manuscrit de Turin écrites par Léonard de Vinci avec des études d'ailes et du mécanisme du vol, ainsi que l'heureux rapprochement avec le passage d'*Oiseaux* :

« ...de son aisance en tout à mimer le navire, avec sa cage thoracique en forme de carène, et l'assemblage des couples sur la quille, la masse osseuse du château de proue, l'étrave ou rostre du bréchet, la ceinture scapulaire où s'engage la rame de l'aile et la ceinture pelvienne où s'instaure la poupe... ».

Plus loin, des miniatures, des manuscrits de toutes sortes qui nous conduisent cette fois vers la constatation du pacte artistique conclu entre le poète et le peintre : Perse, poète aux images multiples et multipliées à l'envi dans un enchaînement ininterrompu d'immenses fresques épiques, poète du mouvement, de la découverte, et Braque, peintre, non point

de l'exactitude et du réel mais de la vision poétique des choses.

Si les chemins de ces deux artistes se sont croisés, ils n'ont pas suivi de voie identique. L'acharnement de Perse à décrire exactement le réel pour en faire découvrir la vraie nature est celui du sculpteur conscient que la précision du travail de son ciseau révélera sous la pierre, la chair vivante, celle qui laisse transparaître la vie de l'âme et qui fera oublier alors l'opacité apparente des choses. L'exactitude révèle ainsi l'essence unique de l'être, tout indissociable de la vie et de la matière. C'est ainsi que dans son poème *Oiseaux*, Perse va jusqu'à disséquer le corps de l'oiseau pour nous montrer sa réalité profonde et le faire échapper aux limites d'une condition finie.

Pour Braque, au contraire, l'objet n'est jamais présent dans sa fonction réelle. Sa peinture est le résultat de sa quête d'un même souffle de vie qui lie les choses. Il est tout juste nécessaire qu'on reconnaisse l'objet comme lien entre ce que nous connaissons et ce que Braque veut nous révéler. L'objet est employé comme la note dans le morceau de musique, il subit une création nouvelle, une métamorphose.

Du sculpteur, Braque a pris l'équilibre de sa composition, non la recherche de la ressemblance entre l'œuvre et l'objet ; il a retenu également, la relations entre l'objet et l'espace. Tout concourt chez lui à nous révéler l'essence commune des choses sans nous présenter leur caractère unique.

L'enthousiasme de Perse pour l'œuvre et les oiseaux de Braque n'aura rien de surprenant. C'est qu'il a rencontré un artiste au même point de réflexion, ayant une même vision poétique, là où l'être et l'espace, jusqu'au seuil de l'irréel ne font qu'un, là où, comme s'écrie le poète, « il n'est d'histoire que de l'âme ».

C'est près d'une vingtaine d'œuvres de Braque qui seront présentées à cette exposition ainsi que des passages du poème *Oiseaux*.

On sait que, sous l'influence de Perse, au cours même de l'élaboration finale du poème *Oiseaux*, les oiseaux de Braque vont prendre une dimension nouvelle. Les quatre dernières œuvres envoyées à Saint-John Perse vont révéler cette puissance du vol que l'on retrouve dans les poèmes vers une

vision plus large du cosmos, au-delà de toute limite : Oiseau, plus que jamais, lien entre l'homme et l'espace. Car les oiseaux du poète et du peintre reflètent cette époque nouvelle de la découverte du cosmos, bond en avant dans l'histoire humaine, frontière reculée qui laisse le mystère non seulement entier mais encore plus grand. Ces oiseaux sont bien des oiseaux du 20^e siècle, mais aussi, des oiseaux de toujours et de demain.

Et regardons encore ces oiseaux de Braque, ils dominent la terre avec ses civilisations qui passent, mais ils ne sont pas vus seulement de notre planète, ils sont vus du cosmos. Et voilà que l'espace entre les oiseaux est encore un mouvement, un vol, et que les oiseaux deviennent un mouvement d'espace. Ce n'est plus qu'un tout.

Ils sont bien comme Perse les voit, satellites de notre terre, intégrés au temps et à l'espace, partie même de ce qui, en nous et en dehors de nous, ne passe pas, et comme Perse le dit lui-même, « à mi-hauteur entre ciel et mer, entre un amont et un aval d'éternité, se frayant route d'éternité, ils sont nos médiateurs, et tendent de tout l'être à l'étendue de l'être... ». (*Oiseaux X*).

DANIEL RACINE,
professeur détaché aux Etats-Unis
(*Howard University, Washington D.C.*)
